



SCÈNE IX.

QUI SE RESSEMBLE SE GÈNE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par **M. M. Marc-Michel, Fontaine et A. Peupin,**

REPRÉSENTÉE. POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ,
LE 21 MAI 1842.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

ALBERT, étudiant en droit. M. GOUJET.
THÉODORE, étudiant en médecine. M. FRANCISQUE jeune.
ERNESTINE, jeune ouvrière Mlle ROUGEMONT.

La scène se passe à Paris, dans une maison de la rue de la Harpe.



Une mansarde. Porte au fond. A droite, dans l'angle, une cheminée sur laquelle on voit une pipe, une blague à tabac un chandelier et un petit miroir. Du même côté, au deuxième plan, une fenêtre donnant sur les toits; une table sur le devant. — Au fond, à gauche, un lit pliant, sans rideaux; entre le lit et la porte, toujours au fond, un habit noir et un paletot sont accrochés à un porte-manteau; contre le mur de gauche, au premier plan, une malle sur laquelle est un vieux carton rempli de livres, et une paire de bottes; un violon est accroché à gauche, une clarinette à droite, Trois chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, tenant un livre ouvert, dort étendu sur le lit; ALBERT, un livre aussi à la main, dort assis près de la table.

ALBERT, rêvant tout haut. Oui, Ernestine... je vous aime, je vous aimerai... toujours...

THÉODORE, rêvant tout haut. Oh! Ernestine... nestine... Titine... rien qu'un baiser... un tout petit... Oh! quelle gifle!

Il laissa tomber son livre.

ALBERT, s'éveillant. Tiens! je dormais!... Quel dommage! je faisais un si joli rêve. (Il

se lève et va regarder par la fenêtre.) Elle est sortie... sa fenêtre est fermée. (Se retournant.) Hé! Théodore!

THÉODORE, rêvant. Oui, ma petite chatte... oui, ma petite bichette!

ALBERT. A qui en a-t-il donc? (S'approchant du lit.) Théodore! Paresseux... dormeur!

THÉODORE, s'éveillant. Hein? quoi? eh bien?

ALBERT. Qu'est-ce que tu fais là?

THÉODORE. Je repasse mon dernier cours de médecine. Laisse-moi me replonger dans mes études...

ALBERT, *le secouant*. Ah ça, vas-tu recommencer ?

THÉODORE. Qu'est-ce que tu me veux ? c'est vrai, il n'y a pas moyen d'étudier ici !

ALBERT, *descendant la scène*. Si tu crois que c'est amusant de te voir tout le jour étendu sur un lit... Allons, lève-toi et causons un pen.

THÉODORE. Je le veux bien, causons... causons politique.

ALBERT. Pour nous brouiller.

THÉODORE, *sautant du lit*. Nous brouiller ? nous ! Albert et Théodore ! Nous ! qu'on appelle les inséparables... les jumeaux siamois du quartier Latin ! Je défie bien le ciel et la terre réunis d'y parvenir jamais.

AIR : *Ces postillons.*

Des vieux amis dont l'histoire publie
L'attachement antique et fabuleux,
Dans la mansarde où l'amitié nous lie,
Nous enfonçons les exemples fam-ux,
Je suis Pylade, et voici mon Oreste ;
Nous somm's Damon, Pythias... ou bien encor,
Es-tu Pollux ? tu devines le reste ..

Moi, je suis ton Castor,
Oui, je suis ton Castor !

ALBERT, *lui serrant la main*. Ce cher Théodore !...

THÉODORE. Ce vieux Albert !

ALBERT. Il y aura deux ans, aux vacances, que nos vertueux parents nous envoyèrent à Paris..

THÉODORE. Toi dans le but fallacieux d'étudier le droit...

ALBERT. Toi, sous le prétexte d'étudier la médecine... carrières différentes, il est vrai... et qui semblaient nous destiner à ne nous rencontrer jamais.

THÉODORE. Au cours... si nous y étions allés.

ALBERT. Mais le ciel, qui nous créa pour l'amitié nous avait doués l'un et l'autre d'une profonde aversion pour le travail.

THÉODORE. Et d'un irrésistible penchant pour l'estaminet.

ALBERT. C'est là que je te vis pour la première fois.

THÉODORE. Tu culottais une pipe... Quel beau culottage !... De là naquit mon estime pour toi.

ALBERT. Tu me proposas une partie de billard.

THÉODORE. Nous étions de force égale... on faisait queue pour nous voir jouer.

ALBERT. On m'appelait le roi du carambolage.

THÉODORE. On me proclamait le coq de la poule.

ALBERT. Une étroite amitié nous lia bientôt.

THÉODORE. Amitié cimentée à la Grande-Chaumière.

ALBERT. Baptisée dans le punch !

THÉODORE. Et grandie depuis de jour en

jour, à chaque trait de sympathie que nous découvrons dans nos goûts, dans nos caractères, dans nos aversions même.

AIR. *Monsieur, c'est à vous de passer.*

ALBERT.

J'aime à ne rien faire.

THÉODORE.

Et moi donc ?

ALBERT.

J'adore le punch.

THÉODORE.

Moi, je l'aime.

ALBERT.

J'aim' le spectacle !...

THÉODORE.

Quand il est bon.

ALBERT.

Je suis fou du bal.

THÉODORE.

Moi, de même.

ALBERT.

Tous les plaisirs...

THÉODORE.

Me convienn't fort ;

ALBERT.

Mais l'étud'

THÉODORE.

Me paraît maussade.

ENSEMBLE.

L'étude nous paraît maussade !

ALBERT.

Le code m'ennuie et m'endort.

THÉODORE.

La médecine me rend malade.

ALBERT. Enfin, frappés de cette sympathie prodigieuse, nous avons eu la sublime idée de nous réunir sous le même toit...

THÉODORE, *avec sentiment*. Sous les mêmes ardoises... au bord de la même gouttière... rue de la Harpe, 163*.

ALBERT. Et depuis huit jours, tu es devenu mon camarade de mansarde ; nous avons mis en commun nos mobiliers... Moi, mon lit, cette chaise... et mon violon...

THÉODORE. Moi, cette table, un chandelier, ma pipe... et ma clarinette.

ALBERT. Nous avons fondu nos fortunes.

THÉODORE. 14 francs 75 centimes.

ALBERT. Et puis, la vie commune est une économie... Nous n'avons qu'un loyer...

THÉODORE. A ne pas payer, c'est vrai ! Et le soir nous ne brûlons qu'une chandelle, ce qui fait une économie de trois cent soixante-cinq bouts de chandelle par an !

ALBERT. Nous ne nous séparerons jamais.

THÉODORE. Jamais ! nous justifions le proverbe : « Qui se ressemble s'assemble. »

ALBERT, *lui prenant la main*. Ce cher Théodore !

THÉODORE, *lui frappant sur l'épaule*. Ce vieux Albert !... Ah ! vieux ! ah ! vieux ! va ! (*Changeant de ton.*) Tiens ! j'ai fait !

ALBERT. Moi aussi !

THÉODORE. Quelle sympathie ! avoir faim en même temps.

ALBERT. Avons-nous de quoi déjeuner ?

THÉODORE, *se tâtant*. Eh ! mais... c'est

* Albert, Théodore.

toi qui as le gilet de la communauté... Procède à la visite domiciliaire de nos goussets... (Il va s'asseoir sur le lit, pendant qu'Albert fouille dans un des goussets.) * Combien ?

ALBERT. Rien dans celui-ci...

THÉODORE. C'est peu... Et dans l'autre ?

ALBERT. Un papier...

THÉODORE, s'approchant. Un papier monnaie ?

ALBERT. Ah ! c'est la carte...

THÉODORE. Du restaurateur ?

ALBERT. Oui, la carte à payer de nos six derniers repas, avec promesse de ne plus rien nous fournir jusqu'à ce qu'elle soit acquittée.

THÉODORE, prenant la carte, qu'il chiffonne et jette avec indignation. Vil fricoteur ! je lui retire ma pratique... Comment faire en attendant?...

ALBERT. Ne crains rien... C'est aujourd'hui le 31 du mois, et tu sais que la pension paternelle est exacte comme une lettre de change.

THÉODORE. Au fait, j'attends aussi une réponse de ma tante Véronique. Pourvu que ses entrailles de tante se soient émues au récit de mes malheurs!...

ALBERT. Elle t'avancera toujours quelque chose... Une tante... c'est un mont-de-piété donné par la nature.

Il va prendre la pipe sur la cheminée.

THÉODORE. C'est ce qu'on dit vulgairement. (Soupirant.) Ah ! je voudrais être un serin !

ALBERT. Pourquoi ?

Il bourre sa pipe, l'allume, et sur la fin du couplet vient s'asseoir près de la table.

THÉODORE.

Air du Luth galant.

D'être homme, hélas ! on est fier, on est vain ;
Moi, je suis homme, et je peris de faim,
Le sort d'un oisillon est plus beau, je le jure :
Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture.
Je déjeunerai donc, mon cher, la chose est sûre,
Si j'étais un serin,
Que ne suis-je un serin !

Mais je suis philosophe... et, en attendant quelque chose de plus indigeste, je me nourris d'amitié... de sympathie... (Il s'assied sur une chaise à gauche.) Albert, veux-tu me passer la pipe ?

ALBERT, fumant. Attends au moins que j'aie fini.

THÉODORE. Comment ! tu fumes ?

ALBERT. Pourquoi pas !

THÉODORE, avec un peu d'humeur. Quelle sympathie !... J'ai remarqué que tu allumes toujours ma pipe... juste au moment où je la cherche pour m'en servir.

ALBERT. Ma pipe ! ma pipe ! Elle n'est pas plus à toi qu'à moi. Elle appartient à la communauté ! c'est une pipe commune.

* Théodore, Albert.

THÉODORE. C'est égal... c'est toujours moi qui l'ai apportée... Elle faisait partie de mon mobilier...

ALBERT, se levant. Oh ! tiens ! tu finirais par me faire donner au diable ! Voilà ta pipe.

THÉODORE. Une pipe chaude... Merci, je n'en veux plus.

ALBERT, allant déposer la pipe. Oh ! tu es insupportable. Tiens ! j'aime mieux te céder la place... c'est une occasion pour aller à l'École de droit.

Il vient prendre ses livres dans le carton.

THÉODORE. * Comme tu voudras... Moi, je vais prendre l'air... le temps est magnifique, et... (Regardant par la fenêtre.) Oh !

Il descend la scène.

ALBERT, se retournant. Qu'y a-t-il donc ? (Il va sans bruit à la fenêtre et regarde.**) Oh !

THÉODORE, à part. Ernestine ! quel bonheur !

ALBERT, à part. S'il pouvait me laisser seul. (Haut.) Eh bien ! tu ne pars pas ?

THÉODORE. Et toi ?

ALBERT. J'ai changé d'avis.

THÉODORE. Moi de même.

ALBERT. Je reste.

THÉODORE. Tiens ! moi aussi.

Ils s'assient face à face pour se quereller.

ALBERT. Nouveau caprice.

THÉODORE. J'allais le dire.

ALBERT. Est-il entêté !

THÉODORE. Est-il vaquin !

ALBERT. Quelle synpathie !

THÉODORE. C'est de l'an ipathie !.

Ils font faire brusquement un demi-tour à leur chaises et se trouvent assis dos à dos.

SCÈNE II.

THÉODORE, ERNESTINE, ALBERT.

ERNESTINE, entrant.

Air de la Folie.

C'est moi, c'est moi qui viens vous voir ;

Voisins, peut-on me recevoir ?

ALBERT et THÉODORE.

Entrez, entrez, est-il pour nous,

Est-il un plaisir plus doux ?

ERNESTINE.

Aujourd'hui d' notre maîtresse

C'est la fête au magasin :

Point d' travail, point de tristesse,

D' la gaieté jusqu'à demain.

De m'amuser il me tarde,

Et je viens, dans ce désir,

Avec mes amis d' mansarde

Passer ce jour de plaisir.

ENSEMBLE.

ERNESTINE.

C'est moi, c'est moi qui viens vous voir ;

Voisins, peut-on me recevoir ?

Oui, sans façons, je viens chez vous

Passer un jour des plus doux.

* Albert, Théodore.

** Théodore, Albert.

ALBERT et THÉODORE.

Dans un palais, dans un boudoir,
Nous voudrions vous recevoir;

Mais avec vous,
Ce lieu, pour nous,
Est un séjour des plus doux,

Ils lui offrent en même temps chacun une chaise.

THÉODORE. Donnez-vous la peine de vous asseoir.

ERNESTINE, *refusant Théodore du geste, dit à Albert.* Merci, monsieur Albert... Mes chers voisins, vous ne m'en voudrez pas si je viens vous déranger ?

ALBERT. Nous dérangez... vous !

THÉODORE. Vous nous arrangez toujours... vous serez toujours la très-bien venue... à toute heure du jour, et même de la... matinée.

Albert fait un signe d'assentiment.

ERNESTINE, *à Albert.* Vous êtes bien bon, monsieur Albert.

THÉODORE, *à part.* Ah ça, mais c'est moi qui dit les choses aimables... et c'est toujours lui qu'elle remercie !

ERNESTINE. Mais, dites-moi, qu'aviez-vous donc quand je suis entrée ?

ALBERT. Conçoit-on cet animal-là, qui m'est attaché comme un caniche... et qui me fait damner du matin au soir !

ERNESTINE. C'est comme moi, au magasin, où mes meilleures amies me détestent...

THÉODORE. Comment, Ernestine, on ose vous détester ?

ERNESTINE. Depuis le jour où cet avocat dont je vous ai parlé est venu s'informer de ma position.

ALBERT. Celui qui vous promet une fortune depuis six mois !... C'est un vieux séducteur.

ERNESTINE. Pourquoi l'accuser ? c'est un homme respectable.

ALBERT. Hum ! hum ! on voit bien des hommes respectables qui ne sont que des scélérats.

ERNESTINE. Celui-là ne m'a jamais dit une parole offensante.

Air : En vérité.

« Ayez espoir, bientôt le sort,
Dit-il souvent, peut vous sourire ;
Pour vous des jours heureux vont luire ; »
Son secret, je l'ignore encor.
Mais au bonheur je ne crois guère,
Moi, pauvre enfant qu'on oublie,
Et que le baiser d'une mère
Au berceau jamais n'éveilla.

THÉODORE. Je vous en servirai... de mère ! Ne pleurez pas, jeune orpheline.

ERNESTINE. Non ! Tenez ! pas de tristesse aujourd'hui... Je me suis promis de rire, de m'amuser... Laissons là mon vieil avocat et ses promesses mystérieuses... ne pensons plus qu'au plaisir... Que ferons-nous ?

THÉODORE. Oui, que ferons-nous ?

ERNESTINE. Eh ! mais c'est aujourd'hui jeudi... jour de Grande-Chaumière.

ALBERT. Et vous me devez plusieurs contredanses.

ERNESTINE. Va pour la Chaumière ! *

Elle remonte à droite.

THÉODORE, *bas, à Albert.* Mais dis donc... on les paye, les contredanses.

ALBERT, *bas.* Ah diable !... c'est vrai.

ERNESTINE. Voyons, messieurs, êtes-vous prêts ?

ALBERT. Le temps de passer un habit.

THÉODORE. Et moi, un paletot. *(Ils vont ensemble au portemanteau et se disputent à qui aura le paletot.)* Passe donc ton habit... Passe donc ton habit.

ALBERT. Non, j'aime mieux le paletot,

THÉODORE. Et moi aussi.

ALBERT. Jet'assure que l'habit te va mieux ; tu portes très-bien l'habit.

Il prend et met le paletot.

THÉODORE, *prenant l'habit en rechignant,* Vil courtisan !

ERNESTINE. Oh ! ça, c'est vrai, monsieur Théodore, l'habit vous va comme un gant...

THÉODORE, *passant l'habit.* Surtout celui-ci, qui m'est juste comme un tuyau de poêle. *(A part.)* Elle me flagorne aussi. Dire que je n'ai pas pu m'introduire une seule fois dans le paletot de la communauté !

ERNESTINE. Allons ! en route.

ALBERT. Permettez : vous ne voudriez pas d'un cavalier en pantoufles.

Ernestine, pendant l'altercation suivante, s'occupe de sa toilette devant la petite glace placée à droite.

THÉODORE, *bas, à Albert.* Au diable ! nous n'en avons qu'une...

ALBERT, *bas.* Veux-tu bien te taire ?

THÉODORE, *bas.* Mais nous n'avons qu'une paire... pour nos quatre pieds.

ALBERT, *à part.* S'il pouvait rester. *(Haut.)* Qui t'empêche de venir en chaussons ?

THÉODORE. Un habit noir... et des chaussons !

ALBERT. Avec des sous-pieds, ça ne se verra pas.

THÉODORE. Non : on les prendra pour des bottes à l'écuyère... avec des sous-pieds... Eh bien ! non.

ERNESTINE. Qu'y a-t-il donc ?

THÉODORE, *prenant les bottes.* J'aurai les bottes.

ALBERT, *les lui disputant.* Tu ne les auras pas.

ERNESTINE, *s'avançant un peu.* Une querelle à propos de bottes.

Ils se disputent les bottes.

THÉODORE, *tirant à lui.* Et encore des bottes qu'il ne paye pas.

ALBERT, *de même.* Eh bien ! après tout, si je ne les paye pas, ce n'est pas avec ton argent... Veux-tu lâcher ça !

* Théodore, Albert, Ernestine.

THÉODORE, *même jeu*. Plutôt la mort!

ALBERT, *de même*. Au diable les amis!

THÉODORE, *même jeu*. A bas les tyrans!..
(*Un tirant de la botte se casse.*) Bon! en voilà un qui me reste dans la main.

Sur cette réplique: « A bas les tyrans! » chacun est resté une botte à la main; Albert jette la sienne à droite. Théodore jette la sienne sur la malle à gauche.

UNE VOIX, *en dehors*. Monsieur Albert!

ERNESTINE. On vous appelle.

LA VOIX. Monsieur Théodore!

THÉODORE. C'est l'organe velouté de madame Poinçon noire porrière*. (*Il court à la fenêtre et crie au portier.*) Qu'est-ce que c'est?

LA VOIX. Deux lettres affranchies venant de chez vous.

THÉODORE, *criant*. On y va! (*Descendant à droite.*) La lettre de madame Véronique!

ALBERT. La pension paternelle!

THÉODORE. J'aurai des bottes neuves, à moi!

ENSEMBLE.

AIR: *Danse de Guillaume Tell.*

ALBERT et THÉODORE.

Pour revenir auprès de ma belle,
Oui, je vais précipiter mes pas,
Et s'il faut que je m'éloigne d'elle,
Mon rival du moins n' restera pas.

ERNESTINE

C'est la portière qui vous appelle;
Courrez, mes amis, hâtez vous pas.
Plus d' dispute, allons! plus de querelle,
Tous les deux on vous attend en bas.

ALBERT, *bas à Ernestine.*

En ces lieux, restez; j'ai l'assurance
Avant lui d'être de retour.

THÉODORE, *bas à Ernestine.*

Je descend sur l'aile de l'espérance
Et je remonte sur celle de l'Amour.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ils se font des politesses pour passer.

SCÈNE III.

ERNESTINE, *seule*.

Un rendez-vous! c'est-à-dire deux rendez-vous.... un chacun.... et en même temps... Toujours les mêmes volontés, à la même minute... ce qui fait qu'ils se querellent du matin au soir.... Comment faire pour ne pas les fâcher encore?... Si Théodore voulait comprendre que ce n'est pas lui que j'aime! je pourrais peut-être alors laisser deviner à Albert que c'est lui. Il m'aime, j'en suis sûre. Quand il me regarde, ses yeux brillent; quand il me parle, sa voix est émue... Oh! j'ai tort de penser à cela.

AIR: *Priez pour lui.*

Il sera riche un jour, moi je suis sans famille;
Je vis en travaillant du matin jusqu'au soir.
Non, non, j' ne suis rien, rien qu'une pauvre fille;
D'être jamais sa femme il faut perdre l'espoir.
Celle qu'il choisira doit avoir la richesse,
Des talents, un grand nom... Le monde ainsi le veut:
Moi j' ne puis donner que beaucoup de tendresse...
Hélas! je le sens c'est trop peu.

J'entends monter... cachons mon émotion.

* Albert, Ernestine, Théodore.

SCÈNE IV.

ERNESTINE, ALBERT; puis THÉODORE.

ALBERT, *qui entre précipitamment, et ferme la porte*. J'ai monté les escaliers quatre à quatre pour arriver avant Théodore et vous dire...

Il prend Ernestine par la main et la conduit sur le devant à droite.

THÉODORE, *arrivant par la fenêtre*. J'ai pris le chemin des gouttières pour...

Il saute dans la chambre.

ALBERT, *se retournant*. Tiens!

THÉODORE, *étonné*. Bah!

ALBERT. Par où est-il entré?

THÉODORE. Par où a-t-il posé!

ERNESTINE, *à part*. Nouvel embarras!... Comment me tirer de la? (*Elle remonte la scène.*) Ah! je vois la portière dans ma chambre... Elle me montre un papier... (*À la fenêtre.*) J'y vais, madame Poinçon. (*À Albert et à Théodore.*) Pardon, mes voisins, je reviens à ti stant.

Elle sort.

ALBERT, *la rappelant*. Ernestine!

THÉODORE. Sape-lotte!

SCÈNE V.

ALBERT, THÉODORE.

ALBERT. C'est toi qui l'as fait sauver!

THÉODORE. C'est toi qui l'as effarouchée...

ALBERT. Que venais-tu faire ici?

THÉODORE. Et toi!

ALBERT. Je rentrais chez moi.

THÉODORE, *appuyant*. Et moi, je rentrais chez nous.

ALBERT. Par la fenêtre?

THÉODORE. Quelle est la loi qui s'y oppose! Pourvu qu'on n'arrive ni à cheval, ni en calèche, ni en omnibus.

ALBERT. Il faut absolument que nous ayons une explication.

THÉODORE. Une explication?... Voici ma carte. Tiens! que c'est bête! Nous demeurons ensemble.

ALBERT. Il ne s'agit pas de plaisanter.

THÉODORE. Je n'en ai pas la moindre envie.

ALBERT, *montrant sa lettre*. Nous sommes en fonds.

THÉODORE, *tenant aussi sa lettre*. En fonds?... c'est... possible!

ALBERT. Ainsi, rien ne nous condamne à vivre plus longtemps ensemble...

THÉODORE. Oh! mon Dieu! rien.

ALBERT. Il n'y a pas de contrat.

THÉODORE. Il n'y a pas de bail.

ALBERT, *décachetant sa lettre*. La pension de mon père me rend mon indépendance.

* Théodore, Ernestine, Albert.

THÉODORE, *même jeu*. Ma vieille tante Véronique me restitue ma liberté.

ALBERT, *à gauche, sur le devant*. Ainsi...

THÉODORE, *à droite, sur le devant*. Ainsi...

ALBERT, *à part, après avoir parcouru sa lettre*. Ciel!

THÉODORE, *même jeu*. Dieu!

ALBERT, *à part*. Pas le moindre sou de mon père!

THÉODORE, *à part*. Je suis volé par ma tante!

ALBERT, *lisant à part*. « Mon très-cher fils... » (*S'interrompant*.) Il m'appelle encore son très-cher fils!

THÉODORE, *lisant à part*. « Mon pauvre neveu... » (*S'interrompant*.) Pauvre, c'est plus honnête que mon gueux de neveu.

ALBERT, *lisant*. « Nous sommes à peu près ruiné... »

THÉODORE, *de même*. « La grêle a détruit toutes mes récoltes; mes foins et mes luzernes me restent sur les bras. » (*S'interrompant*.) Qu'est-ce qu'elle dit donc, qu'elle meurt de faim?

ALBERT, *de même*. « On vient d'évoquer un testament de défunt mon frère, par lequel quel testament ton oncle, qui eut une jeune très-orageuse, lègue tous ses biens, dont nous avions hérité, à un enfant naturel qu'il croit avoir eu à Paris, il y a dix-huit ou dix-neuf ans. »

THÉODORE, *de même*. « Mes moutons meurent tous de la clavelée, les orages ont fait tourner mes vers à voile, et mes vaches ont la cocotte. » (*S'interrompant*.) Allons, bon!

ALBERT, *de même*. « La personne chargée à Paris de découvrir ce malheureux enfant, notre spoliateur, vient d'écrire au notaire qu'elle croit être sur sa trace. Dans ces circonstances fâcheuses, tu ne t'étonneras pas si je me dispense de t'envoyer ce mois-ci ta pension habituelle. Ton père pour la vie, Fortuné Richard. » Me voilà bien!

THÉODORE, *de même*. « Je me vois donc réduite à vivre désormais d'économies et de privations... Fais-en autant, mon pauvre neveu, pendant quelques mois. » (*Cessant de lire, et avec indignation*.) Pendant plusieurs mois de jeuner d'économies et de privations!... Est-ce qu'elle se fiche de moi?... Et elle signe... elle a le front de signer. « Ta chère tante Véronique Cruchette. » (*Avec mépris*.) Cruchette! hum! voilà ce qu'on appelle une tante! Mais qu'att-elle donc fait de ses entrailles?... Ah! elle n'en eut jamais!...

ALBERT, *à part*. Pas la moindre ressource!

THÉODORE, *de même*. Pas même de quoi faire mes frais de déménagement!

ALBERT, *de même*. Théodore a sans doute reçu de l'argent.

THÉODORE, *de même*. Je vois à son air qu'il roule sur l'or.

ALBERT, *à part*. Il a bon cœur, au fond!

THÉODORE, *de même*. Il est taquin, mais il n'est pas méchant.

ALBERT, *sans s'approcher*. Théodore!

THÉODORE, *de même*. Quoi?

ALBERT, *affectant l'indifférence*. Nous allons donc nous séparer?

THÉODORE, *de même*. Puisque tu le veux!

ALBERT, *se rapprochant un peu, et sans regarder Théodore*. Oh! je le veux parce que cela t'arrange.

THÉODORE, *de même, sans regarder Albert*. Cela m'arrange parce que tu le veux.

ALBERT, *affectant de prendre son parti*. N'en parlons plus!

THÉODORE, *de même*. C'est une affaire convenue... Ainsi...

ALBERT, *se rapprochant*. Mais nous ne sommes pas brouillés pour cela.

THÉODORE. Oh! mon Dieu! au contraire!

ALBERT. Nous nous verrons comme auparavant.

THÉODORE. Absolument! Toujours amis!

ALBERT, *lui prenant la main*. Ce cher Théodore!

THÉODORE, *de même*. Ce vieux Albert!... (*Avec un certain embarras*.) Et si, par hasard... par des circonstances... ton père avait un jour la cocotte ou la clavelée.

ALBERT, *même jeu*. S'il survenait à ta tante Véronique un enfant illégitime!...

THÉODORE. Un enfant! à ma tante Véronique!...

ALBERT. Enfin, si un jour tu le trouvais sa sœur... ma bourse te serait ouverte.

THÉODORE. Et la mienne donc! et la mienne!... Tant que j'aurai cinq centimes dans mon gousset, il y aura deux liards pour toi.

ALBERT. J'accepte, mon ami... Je veux, à l'instant même, te donner une preuve...

THÉODORE, *tendant la main*. Donne, donne la preuve...

ALBERT, *lui tendant sa lettre*. Tiens! lis cette lettre de mon père...

THÉODORE, *même jeu*. Déchiffre un peu ces vieilles pattes de mouche de ma vieille tante Véronique.

Ils échangent leur lettres et s'éloignent l'un de l'autre.

ALBERT, *après avoir parcouru la lettre de Théodore*. Comment!

THÉODORE, *après avoir parcouru la lettre d'Albert*. Ah bah! ton père...

ALBERT. Ruiné par un enfant illégitime! Et ta tante?

THÉODORE. Elle a la cocotte! elle est grêlée de foud en comble, ma tante!

* Théodore, Albert.

ALBERT. Ainsi, rien !

THÉODORE. Ni toi

ALBERT. Ni toi ?

THÉODORE. Quelle sympathie ! (*Allant à lui.*) C'est égal, nous partagerons.

Air d'*Yelna*.

De l'or vois-tu l'effet abominable ?
Riches, pour nous l'amitié se brisait...
Oui, je bénis le sort qui nous accable ;
Pauvres, soudain notre amitié renaît.

ALBERT.

Restons unis, mon vieil ami, mon frère ;
On est plus fort les bras entrelacés...
Quand on n'a rien, seul, on meurt de misère.
Mais est-on deux, l'on a toujours assez.

ENSEMBLE.

Quand on n'a rien, etc.

SCÈNE VI.

THÉODORE, ALBERT, ERNESTINE.

ERNESTINE, *entrant*. Ah ! mon Dieu !

ALBERT. Quoi donc ?

ERNESTINE. Nous ne pouvons plus aller à la Chaumière... Il pleut, il pleut à verse.

THÉODORE. Bon ! et moi qui ai prêté mon parapluie... (*A part.*) A un employé du Mont-de-Piété.

ALBERT. Qu'allons-nous faire ?

ERNESTINE, *à la fenêtre*. Ce n'est peut-être qu'une pluie d'orange... Ça ne durera pas ! (*Descendant.*) Si nous dînions, en attendant !

THÉODORE et ALBERT. Hein ?

ERNESTINE. Je cours chez le traiteur d'en bas, commander un dîner pour trois.

Fausse sortie.

ALBERT, *se rapprochant de Théodore et bas*. Un dîner pour trois !

THÉODORE, *bas*. Ah ! grand Dieu ! je suis indisposé...

ERNESTINE, *à la porte*. Ne vous impatientez pas... je remonte tout de suite.

THÉODORE, *courant après elle*. *Arrêtez !..

ERNESTINE. Quoi ?

ALBERT, *de même, la prenant par la main et la ramenant en scène*. Nous ne souffrirons pas...

ERNESTINE. Que signifie !..

ALBERT. Pardon... c'est .. que...

THÉODORE. Oui... voilà ce que c'est.

ALBERT. Nous sortons de table.

THÉODORE. Hein ?

ERNESTINE. Il fallait donc le dire !

ALBERT. Un déjeuner de Balhazar..... N'est-ce pas, Théodore ?

THÉODORE. Plait-il ?

ALBERT. Des huîtres, du chablis, un pâté de Strasbourg... C'est très-lourd, le pâté... il me pèse. Et toi, Théodore, je parie que ça te pèse aussi.

* Ernestine, Albert, Théodore.

THÉODORE. Quoi ? quoi ? qu'est-ce qui me pèse donc ?

ALBERT. Eh ! le pâté, glouton !

THÉODORE, *étonné*. Le pâté ! glouton !... glouton ! Il est gentil, quand je péris d'inanition ! (*Frappant du pied*) Oh ! ma tante Cruchette ! ma tante Cruchette !... si je la tenais !..

ERNESTINE. Qu'est-ce qu'il lui prend donc ?

ALBERT, *lui faisant signe de se taire*. Théodore !..

THÉODORE, *sans l'écouter et passant au milieu* *. Il me prend que je n'ai rien pris depuis vingt-et-une heures.. C'est assez dissimuler.

ALBERT. Bavard !

ERNESTINE. Quoi ! vous n'avez pas...

THÉODORE, *montrant Albert*. Ni lui non plus !.. Ce n'est pas un déshonneur. Apprenez, Ernestine, que depuis hier, je n'ai dévoré (*bas*) que beaucoup de soupirs poussés à votre intention.

ERNESTINE. C'est bien léger...

THÉODORE. Ça n'a que le souffle.

ERNESTINE. Mais ces lettres de vos parents...

THÉODORE. Vides comme nos estomacs.

ERNESTINE. Et vous ne parliez pas, quand je puis... (*se reprenant*) quand je connais un ami qui peut vous venir en aide.

ALBERT. Un ami ?

THÉODORE. Son nom ?

ERNESTINE. Vous me promettez de ne pas refuser ?

THÉODORE. Comment donc !... mais j'en lève les deux mains !..

ERNESTINE, *passant au milieu* **. Eh bien ! mes chers voisins, cet ami... c'est moi.

ALBERT. Vous ?

THÉODORE. Vous avez de l'argent ?

ERNESTINE, *fouillant dans la poche de son tablier*. Mieux que cela... J'ai de l'or... un beau napoléon...

THÉODORE. Un grand homme dans votre poche !

ALBERT. De l'or !.. Comment se fait-il... vous, Ernestine ?..

ERNESTINE. Ecoutez... vous savez que j'ai aperçu tout à l'heure la portière dans ma chambre... Elle m'apportait un billet...

THÉODORE. Doux ?

ERNESTINE. D'où ?.. De la part de mon vieil avocat.

ALBERT, *à part*. Toujours cet avocat !...

ERNESTINE. Il m'invite à passer dans son cabinet dans la journée, pour une affaire des plus importantes... et il ajoute en *post-scriptum*... * Comme le temps est à la pluie, je joins à ce billet un napoléon, au cas où vous

* Ernestine, Théodore, Albert,

** Théodore, Ernestine, Albert.

voudriez prendre une voiture pour vous rendre chez moi.

THÉODORE. Voilà un avocat qui entend le *post-scriptum* ! Ce n'est pas ma tante Cruquette qui...

ALBERT, *l'interrompant*. Et vous irez à ce rendez-vous...

ERNESTINE. Nous verrons cela après dîner

THÉODORE. J'allais le dire,.... Le dîner, porte conseil.

ERNESTINE. Ainsi, n'oubliez pas, Albert, que vous m'avez invitée...

Elle lui offre la pièce d'or.

THÉODORE. Et moi donc!.. et moi donc!...

ALBERT. Eh bien! j'accepte... mais c'est un emprunt.

THÉODORE. Un emprunt forcé.

ERNESTINE, *à Albert*. Et à présent, pour qu'il n'y ait plus de querelles.... descendez vous-même chez le restaurateur...

ALBERT. Moi!

THÉODORE, *à part*. Fameux! elle le renvoie.

ERNESTINE. En vous attendant, nous mettrons le couvert.

ALBERT. Mais...

ERNESTINE. Allons, soyez raisonnable.

THÉODORE, *avec importance*. Sois raisonnable, mon cher... sois raisonnable...

Mouvement d'Albert,

ERNESTINE. C'est moi qui vous en prie!...

ENSEMBLE.

Air de Lu-rèce.

Courez chez un traiteur hargneux,
Commander un repas splendide!
Il faut que l'amitié préside
À ce festin délicieux.

THÉODORE.

Cours chez ce fricoteur hargneux,
Commander un repas splendide!
Il faut que l'amitié préside
À ce festin délicieux.

ALBERT.

Je cours chez ce traiteur hargneux,
Commander un repas splendide!
Il faut que l'amitié préside
À ce festin délicieux.

Il sort.

SCÈNE VII.

ERNESTINE, THÉODORE.

THÉODORE, *à la porte*. Va doucement... ne te presse pas... l'escalier est mauvais... *(Revenant en scène)*. Il descend les escaliers quatre à quatre... Profite's des instants... soyons énormément aimable!

ERNESTINE. Nous voilà seuls, monsieur Théodore.

THÉODORE, *faisant l'aimable*. Mais oui... mais oui... et nous pourrions nous entretenir sans aucun vestige de témoin...

ERNESTINE. J'en suis charmée!...

THÉODORE. Tout de bon?

ERNESTINE. Je voulais vous parler...

THÉODORE, *à part*. Si elle désire me déclarer sa flamme... j'aime autant ça.

ERNESTINE, *s'approchant de Théodore*. Dites-moi, monsieur Albert, votre ami... n'a-t-il pas des maîtresses?

THÉODORE. Lui!... *(A part.)* Je ne suis pas payé pour le servir... je vais joliment l'arranger... *(Haut.)* S'il a des maîtresses? Hu! hu! hu!... tandis que moi...

ERNESTINE, *avec gaieté*. Prenez garde... vous lui ressembliez par tant de points, que s'il était volage, libertin, cela me donnerait une bien mauvaise opinion de vous.

THÉODORE, *à part*. Ah diable! ceci devient embarrassant.

ERNESTINE. Que pensez-vous d'Albert?... Croyez-vous qu'une femme qui l'aimerait pourrait compter sur sa constance, sur son amour?

THÉODORE. Oh! oh! c'est-à-dire compter... compter... hé! hé!... *(A part.)* Je ne peux pourtant pas...

ERNESTINE, *avec malice*. Vous n'êtes donc vous-même ni constant ni fidèle?... Ah! monsieur Théodore, je n'aurais jamais cru cela de vous...

THÉODORE. Plait-il?... Mais si... mais si... Il est très-constant, très-fidèle... c'est-à-dire qu'il enfonce le filet berger!... *(A part.)* Ah! c'est très-génant!

ERNESTINE. A la bonne heure!... Quant à son caractère?

THÉODORE. Horrible!... *(A part.)* Rattrapons nous sur le caractère... *(Haut.)* Il est taquin, bourru, colère, emporté!... et dans certains moments de jalousie, je ne sais trop s'il ne serait pas capable de...

Il fait le geste de battre quelqu'un.

ERNESTINE. Quoi! monsieur Théodore, vous battez votre femme!...

THÉODORE. Moi?... *(A part.)* Je me nuis, saprécie!... *(Haut.)* Non, non, je plaisante. Albert est un modèle de douceur, de bonté, de patience, de... En un mot, un petit assortiment de toutes les qualités qui composent un petit ange!... *(A part.)* Être obligé de faire l'éloge d'un rival!...

ERNESTINE. Vous n'êtes pas modeste...

THÉODORE. Voilà une torture qui aurait obtenu un grand succès sous feu Denys de Syracuse.

ERNESTINE. C'est égal, je suis bien contente de ce que vous venez me dire...

THÉODORE. Contenté pour toi, ou pour moi?

ERNESTINE, *finement*. Vous vous ressembliez si bien!...

THÉODORE, *à part*. Est-ce qu'elle nous affectionnerait tous les deux?... Ce serait risqué!...

SCÈNE VIII.

THÉODORE, ALBERT, ERNESTINE.

ALBERT, *entrant tout essoufflé, et s'arrêtant*.

tant entre Théodore et Ernestine. Quoi?... je vous ai fait attendre ?

THÉODORE, *à part.* Mon tête-à-tête m'a glissé dans les doigts comme un anguille de Melun... Je suis triste.

ALBERT, *allant vers la table.* Eh bien !... et... ce couvert que vous deviez mettre ?...

ERNESTINE. Mon Dieu ! comme vous êtes essoufflé !...

ALBERT. Moi ?...

THÉODORE. C'est vrai... il est rouge comme une betterave qui n'est pas encore sucre.

ERNESTINE. Et le dîner ?...

ALBERT, *embarrassé.* Le dîner ?...

THÉODORE, *criant.* Garçon ! bifstecks pour trois !...

ERNESTINE. On va le monter.

ALBERT. Le... dîner ?...

THÉODORE. Eh bien, oui... le dîner !... Est-ce que tu l'as consommé à toi seul, en galopant dans l'escalier ?

ALBERT, *confidentiellement.* Eh bien, mes enfants... il n'y a pas de dîner !...

Il s'assied à droite.

ERNESTINE et THÉODORE. Comment ?...

THÉODORE. Ah ça ! mais, sacrebleu ! maugrebleu ! ventre creux !...

ERNESTINE. Qu'est-il donc arrivé ?...

ALBERT, *embarrassé.* Comment vous apprendre ?... Nous devons une petite somme au restaurateur...

THÉODORE. Ah ! bon Dieu ! n'achève pas. J'entrevois le crime... il a retenu le napoléon... (*Tombant assis sur la chaise à gauche.*) Cet homme-là est un Anglais...

ALBERT, *à Ernestine.* Eh ! mon Dieu ! oui ; il a pris la pièce d'or, et pour tout potage il m'a cité ce vieux proverbe : « Qui paye ses dettes... »

THÉODORE. Ne s'enrichit pas. »

ERNESTINE. Ainsi, plus rien ?

Elle remonte la scène en réfléchissant.

THÉODORE, *abattu.* Rien, que trois estomacs affamés !... (*Avec explosion, se levant.*) Mais ce n'est pas une nourriture, ça !...

ALBERT, *se levant.* Théodore, dis-tu cela pour taquiner ton ami ?

THÉODORE. Mon ami !... Toi qui m'ôtes le bifstecks de la bouche !... Allons donc !...

ALBERT, *s'emportant.* Eh ! que diable ! il fallait y aller toi-même.

THÉODORE, *de même.* Certainement !... Et si j'avais prévu...

ERNESTINE, *descendant au milieu.* Attendez... tout n'est pas désespéré... Il me vient une idée...

THÉODORE, *vivement.* Une idée !... (*Tristement.*) Ce n'est pas encore une nourriture.

ERNESTINE. Mon avocat que j'avais oublié, et qui m'attend chez lui.

* Théodore, Ernestine, Albert.

THÉODORE. L'avocat au *post-scriptum*... Bravo !

ALBERT. Y pensez-vous, Ernestine !

ERNESTINE. Ne craignez rien pour moi.

ALBERT. Non, non, vous n'irez pas.

THÉODORE, *la faisant passer à gauche.* Ne l'écoutez pas.

ERNESTINE. Oh ! j'ai une tête aussi !...

THÉODORE, *à Albert.* Elle a une tête aussi !...

ENSEMBLE.

Air : *Voilà Nicette.*

ERNESTINE.	THÉODORE.	ALBERT.
Bonne espérance !	J'ai confiance.	Sa complaisance
J'ai confiance...	Bientôt, je pense,	Est imprudence ;
Bientôt, je pense,	Votre éloquence	Son innocence
Je vais venir.	Va l'attendrir.	Peut en souffrir.
Et notre gêne,	Si votre peine	Mieux vaut la gêne,
Et votre peine,	Finit ma gêne,	Mieux vaut la peine,
J'en suis certaine.	La bouche pleine.	Mieux vaut la gêne
Pourront finir.	J'veux vous bénir.	Que de rougir.

A la fin de l'ensemble, Théodore accompagne Ernestine à la porte, Albert les suit pour s'opposer à sa sortie.

SCÈNE IX.

ALBERT, THÉODORE.

ALBERT. Elle part !...

THÉODORE, *lui barrant la porte.* Eh bien, oui... elle part !...

ALBERT, *allant s'asseoir à gauche.* Et c'est toi qui la pousse à sa perte !...

THÉODORE. Je pousse à la consommation, voilà tout... (*A part.*) Il est fantastique, ma parole d'honneur !

ALBERT. Ainsi, monsieur a besoin de plaisirs, de dissipations, de folies !... et pour apaiser cette soif, la réputation d'une jeune fille ne l'arrête pas... il lui faut des trésors ! il lui faut 20 francs à tout prix !...

THÉODORE. Il me faut un fricandeu... ou tout autre comestible...

ALBERT, *se levant.* Et tu prétends avoir du cœur !...

THÉODORE. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai un estomac.

ALBERT, *se promenant avec agitation.* Venir pleurnicher devant une inconnue... lui avouer notre misère, crier qu'on meurt de faim... comme un pauvre...

THÉODORE. J'avais des tiraillements d'estomac... je les ai versés dans le sein d'une amie... Je n'en rougis pas...

ALBERT. Fi ! c'est honteux !

THÉODORE. Ah ça, tu n'as donc pas faim, toi ?

ALBERT. Eh ! l'on souffre quand on a un peu de délicatesse dans l'âme !...

THÉODORE. Mais quand on en a beaucoup dans le tempérament...

ALBERT. Il vaut mieux mourir que d'accepter un service d'une femme... au prix peut-être de son honneur !...

Il s'assied près de la table.

THÉODORE, *avec émotion.* Son honneur ?...
* Théodore, Albert.

Un instant... un instant... Si j'avais cru que son honneur fût en danger... je te prie de croire... C'est qu'on a un cœur tout comme un autre... vois-tu !... On aime Ernestine tout comme un autre !

ALBERT, *se retournant vivement*. Tu l'aimes !...

THÉODORE, *naturellement*. Tu l'aimes bien, toi !

ALBERT, *se levant et avec explosion*. Tu l'aimes !...

THÉODORE. Quand tu crieras comme un sourd !... Est-ce que je n'ai pas le droit de l'aimer aussi bien que toi ?...

ALBERT. Oui, oui... On donnera l'hospitalité à un ami, on s'imposera de la gêne, des privations, pour le loger, pour le nourrir... et cet ami, par reconnaissance, viendra vous enlever la femme que vous aimez !... il se ménagera des tête-à-tête avec elle... dans la chambre même où il a été accueilli...

THÉODORE. Mais tu es fou !...

ALBERT. Et je vous croyais mon ami, vous !... Non, je vous connaissais mal... vous n'êtes qu'un ingrat, un égoïste !...

THÉODORE, *les larmes aux yeux*. Un ingrat ! moi... un égoïste !... Ah ! tu es méchant, Albert !... Me reprocher la petite place que j'occupe dans ton lit !... me reprocher le pain... que je ne mange pas... Oh ! dis-moi que tu n'as pas voulu me blesser... qu'un mouvement de vivacité...

ALBERT, *sèchement*. Je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit.

THÉODORE. Il suffit... je comprends... Je vous suis à charge... vous me chassez !...

ALBERT. Moi ?... non. C'est moi au contraire qui vous cède la place.

THÉODORE. Non... vous êtes chez vous.

ALBERT. Pas plus que vous.

Il prend la botte qu'il avait jeté à droite.

THÉODORE. Si, puisque vous avez promis de payer le loyer.

Il prend l'autre botte.

ALBERT, *mettant la botte*. Cela ne fait rien... c'est moi qui m'en irai.

THÉODORE, *même jeu*. Eh bien, moi aussi.

ALBERT. A votre aise !... (*Chaussé d'une botte, à part.*) Où donc est la botte gauche ?

THÉODORE, *à part*. Où la botte droite est-elle allée flâner ?

Ils ont chacun une botte dont la tige est par-dessus le pantalon. Ils cherchent, l'un à droite, l'autre à gauche, en se tournant le dos, et viennent se rencontrer au milieu de la scène. Ils se regardent.

ENSEMBLE. Ah !

ALBERT. C'est vous qui avez la botte droite ?

THÉODORE. Et vous la gauche ?

ALBERT. Si j'avais su...

THÉODORE. Si j'avais pensé...

Chacun ôte sa botte et l'offre à l'autre.

ALBERT. Tenez, la voilà.

THÉODORE. Du tout ; elles sont à vous.

ALBERT. Elles sont à nous deux.

THÉODORE. Non, c'est vous qui les devez au bottier... Je m'en irai en chaussons, avec des sous-pieds, ça ne nuira pas.

ALBERT, *impatiente*. Eh bien ! finissons-en.

THÉODORE, *de même*. Oui, finissons-en !...

Adieu, Albert.

ALBERT, *sèchement*. Je vous salue !

Il s'assoit à droite.

THÉODORE.

Air de Moustache.

De vivre seul je n'ai pas l'habitude :

Mais il le faut, et je suis résigné...

Mon seul ami mon compagnon d'étude,

Me dit, va-t'en ! Mon cœur en a saigné !

Mais ma douleur je saurai la contraindre ;

Si l'amitié nous unit en ce lieu...

Son souvenir maintenant doit s'éteindre...

Cette amitié tu l'as brisée... Adieu !...

Théodore sort.

SCÈNE X.

ALBERT, *seul, sans se retourner et après avoir écouté.*

Il s'en va... eh bien, eh bien, tant mieux !... S'il croit que je m'en vais le retenir, le rappeler... Ah ! mon Dieu ! il se trompe bien... Qu'il aille... qu'il aille où il voudra... (*Il se lève.*) Cela ne pouvait pas durer... la vie commune devenait un enfer ! un supplice !

Air d'un Premier Amour.

De son humeur envieuse et fantasque,

J'ai trop longtemps supporté les excès !

De l'amitié deux ans il prit le masque,

Pour me trahir, moi qui l'aimais !

Il m'a trahi, moi qui l'aimais !

Lorsqu'aujourd'hui, le sort qui me délivre

Chasse un ingrat loin de ces lieux,

Seul, sans amis, désormais je veux vivre...

Seul, sans amis, que je vais être heureux !

Oui, sans amis, je suis sûr d'être heureux !

Oui, je serai heureux ! Je pourrai voir Ernestine sans qu'un témoin importun...

SCÈNE XI.

ERNESTINE, ALBERT.

ERNESTINE, *portant un panier de provisions*. Ah ! me voilà !...

ALBERT, *avec agitation*. La voilà !...

ERNESTINE. Et cette fois... avec des provisions... et des nouvelles !...

ALBERT. Des nouvelles ?...

ERNESTINE. Que je vous conterai à table. Cette course m'a donné un appétit...

ALBERT, *l'aidant*. Mais que de provisions !

ERNESTINE. Oh ! nous en verrons bien la fin... à nous trois.

ALBERT, *frappé*. A nous trois !...

ERNESTINE. Sans doute !... Et je pourrais même dire à nous six... car M. Théodore mangera bien comme quatre !... Ce pauvre garçon !...

ALBERT, *à part*. Si nous ne nous étions brouillés qu'après dîner, au moins.

ERNESTINE. Là... voilà qui est prêt... (Gaiement.) Monsieur Albert, voulez-vous me permettre de vous inviter?...

ALBERT. Je ne dois...

ERNESTINE, le prenant par la main et le conduisant à la table. Ah! pas de cérémonie, d'abord... Et puis, vous savez que j'ai un secret à vous apprendre...

ALBERT, s'asseyant. Je vous écoute.

ERNESTINE. Commençons d'abord par goûter de ce pâté... (Elle le sert.) Eh bien! où est donc M. Théodore?

ALBERT, avec embarras. Théodore?... Il est sorti.

ERNESTINE. Il va sans doute rentrer.

ALBERT. Je ne sais... (A part.) Lui qui aime tant le pâté!

ERNESTINE, à part. Il y a encore eu de la brouille ici... je m'en doutais... (Haut.) Nous lui garderons sa portion... une moitié de poulet.

ALBERT, à part. Lui qui aime tant le poulet!... (Haut, avec effort.) C'est inutile... il ne rentrera pas...

ERNESTINE. Comment!...

ALBERT. Nous sommes séparés... séparés pour jamais!

ERNESTINE. Pour jamais!... C'est donc cela qu'il était si pâle, si abattu, quand je l'ai rencontré tout à l'heure dans la rue.

ALBERT. Vous... l'avez vu?... Et il paraissait affligé?...

ERNESTINE.

AIR : Braves soldats.

En bas, au détour de la rue,
Joyeuse ici je revenais :
Auprès de vous deux j'accourais,
Quand votre ami s'offre à ma vue.
De sa pâleur je fus ému.
Vers lui je m'avance soudain ;
« D'où vient, lui dis-je, vot' chagrin ? »
Mais il s'tait en me tendant la main.
Sur le sujet de ses alarmes
Il n'a rien dit, mais dans ses yeux
J'ai vu rouler de grosses larmes,
Et j'ai pleuré de le voir malheureux!...

ALBERT. De grosses larmes?... Il avait faim... et moi je... je n'ai plus faim... tenez.

ERNESTINE. Qu'avez-vous, Albert?

ALBERT. Oh! si j'étais sûr qu'il renoncât à vous aimer...

ERNESTINE. A m'aimer?...

ALBERT, avec chaleur. Eh! oui... voilà le motif de notre rupture... car je vous aime, moi, Ernestine!... Cet aveu ne s'était pas encore échappé de ma bouche, mais mes yeux vous l'avaient appris...

ERNESTINE, ému. Monsieur Albert!...

ALBERT. Et la jalousie, la colère, ce tête-à-tête qu'il vient d'avoir avec vous...

ERNESTINE. Et pendant lequel il me parlait de vos qualités, de votre bon cœur... me faisait votre éloge... (à part) un peu forcé, il est vrai.

ALBERT. Que dites-vous?... il serait possible!... Et j'ai pu l'accuser. le... Oh! je veux réparer sur-le-champ... (Voyant entrer Théodore.) C'est lui!...

SCÈNE XII.

THÉODORE, ALBERT, ERNESTINE.

THÉODORE, entrant. Excusez... c'est moi... N'ayant pas trouvé de commis-ionnaire, il a bien fallu... (A part.) Ils dînent!...

ERNESTINE, bas, à Albert. Dites-lui d'approcher.

ALBERT, bas, à Ernestine. Il ne voudra pas.

THÉODORE, à part. Ils dînent sur ma table.

ALBERT, avec douceur. Eh bien! Théodore, tu restes là-bas?

ERNESTINE. Monsieur Théodore...

THÉODORE. Non, rien... ne vous dérangez pas; je repasserai plus tard.

ALBERT. Tu venais me parler?

THÉODORE. A vous, monsieur?... non, je venais seulement chercher...

ALBERT. Quoi?

THÉODORE. Rien, ma table pour la vendre.

ALBERT, bas, à Ernestine. Oui, cette table sur laquelle nous mangeons, elle est à...

ERNESTINE, bas. Pauvre garçon!

THÉODORE. Dînez, allez, dînez... si ça vous est égal, pour ne pas remonter les cinq étages, je vais m'asseoir un peu dans ce coin, en attendant que vous ayez fini.

Il s'assied sur la malle, et jette à la dérobée des regards de convoitise sur le dîner.

ERNESTINE, à Albert. Il souffre!

ALBERT, bas, à Ernestine. Oh! je souffre plus que lui! (Albert et Ernestine se lèvent. S'approchant de Théodore.) Théodore...*

THÉODORE. Monsieur.

ALBERT. Si je t'en priais, est-ce que tu ne t'approcherais pas de cette table... qui est à toi?

THÉODORE. Tout à l'heure... quand il n'y aura plus rien dessus.

ERNESTINE. Et si je joignais ma prière à celle de monsieur Albert...

THÉODORE. Je vous remercie beaucoup... Vous avez là un fort beau pâté, mais je... je n'ai pas faim.

ALBERT, avec force. Tu mens...

THÉODORE, se levant. Monsieur...**

ALBERT. Je te dis que tu mens... tu mangeras, ou tu diras pourquoi.

THÉODORE. Eh bien! je le dirai... c'est que je ne suis pas venu ici pour mendier un morceau de pain comme un pauvre.

ALBERT. Oh! Théodore... de la rancune!

THÉODORE. Non... mais de la mémoire.

ALBERT. Ainsi donc, si je te tendais la

* Ernestine, Théodore assis sur la malle, Albert.

** Théodore, Albert, Ernestine.

main, si je te disais : Théodore, reviens partager le sort de ton ami, de ton frère...

THÉODORE. Je refuserais...

ALBERT, avec prière. Oh ! non !

THÉODORE. Tout à l'heure, j'aurais pu accepter sans honte, quand vous étiez dans la misère... mais à présent c'est impossible.

ALBERT. Pourquoi ?

THÉODORE. Parce que vous êtes devenu riche, heureux, et l'on pourrait croire...

ALBERT. Que veux-tu dire ?

THÉODORE. Comment ! Ernestine... vous ne lui avez donc pas appris ?...

ERNESTINE. Nous n'avions pas le temps... nous parlions de vous.

ALBERT. Quel est ce mystère ?

THÉODORE. Il ne savait pas que votre vieil avocat vous a fait retrouver un nom, une famille, une fortune...

ALBERT. Est-il possible ?

THÉODORE. Et que vous vouliez lui offrir tout cela avec votre main ?

ALBERT. A moi ! est il vrai, Ernestine ? vous m'aimez ?

ERNESTINE. Tant que je ne fus qu'une petite ouvrière, je dus me taire, monsieur Albert, et cacher sous les dehors de l'insouciance un sentiment... que je vous voyais partager...

THÉODORE. Ce n'était pas pour moi.

ERNESTINE. Pauvre enfant abandonnée, je ne pouvais prétendre à être votre femme... et votre estime m'était trop précieuse pour que je voulusse m'avilir à vos yeux en devenant...

ALBERT, l'interrompant. De grâce...

ERNESTINE. Mais aujourd'hui que j'ai appris le nom de mon père... que mon père m'a laissée des richesses qui sont bien à moi, puis qu'en mourant il m'a reconnue pour sa fille.

ALBERT. Qu'entends-je !

THÉODORE. Comme ton oncle... (se représentant) votre oncle de Tours... en Touraine.

ERNESTINE. De Tours ?... mais c'était aussi le pays de mon père...

ALBERT. Et votre père... se nommait ?

ERNESTINE. Armand-Théophile Richard...

ALBERT. Théophile Richard !... Plus de doute, c'est elle, c'est la fille de mon oncle !

THÉODORE. Ta cousine... (se reprenant) votre cousine !

ERNESTINE. Moi ! votre parente !... Est-ce un rêve ? (Lui donnant des papiers.) Tenez... ces papiers... voyez...

ALBERT, examinant les papiers. C'est bien cela, son testament, son écriture ; quel bonheur ! (Il veut l'embrasser.) Oh ! si vous vouliez...

ERNESTINE. Pourquoi pas ?... entre cousins...

Albert l'embrasse.

THÉODORE. Moi, je ne suis pas cousin... *

ERNESTINE. Eh ! qu'importe ?... entre amis...

THÉODORE. Quoi ! vous souffririez ?... (Il l'embrasse, puis il dit à Albert :) Vous permettez ?

ERNESTINE, lui montrant Albert. Et lui ?

THÉODORE, hésitant. Lui !...

ALBERT.

Air : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Mon compagnon, mon vieux, mon Théodore, Que dirais-tu si j'élevais la voix

Pour m'accuser des torts que je déplore ! Pour te crier : « Frère » comme autrefois ?

Moi, t'outrager ! non, tu n'as pu le croire, Oublions tout, ne nous souvenons pas.

THÉODORE.

Je répondrai : J'ai perdu la mémoire En retrouvant un ami dans mes bras **.

Ils s'embrassent avec effusion.

THÉODORE, pleurant. Ah vieux ! ah vieux ! ah vieux !

ALBERT. Je le savais bien que son cœur ressemblait au mien...

ERNESTINE. Et c'est justement cette ressemblance qui amenait toutes vos querelles. Le proverbe dit : « Qui se ressemble s'assemble. » On pourrait dire aussi : « Qui se ressemble se gêne. »

THÉODORE. Elle a peut-être raison.

ERNESTINE. A l'avenir, si vous voulez rester amis, n'habitez plus la même chambre.

THÉODORE. C'eserait difficile... on n'y tient que deux, madame Richard...

ERNESTINE. Oui, mais on tient trois à table... votre couvert est mis.

THÉODORE, Vrai ! ah ! *** (Confidentiellement à Ernestine.) Tenez... franchement... j'avais faim.

ENSEMBLE.

Air de M. Beaucourt.

Pour nous quel beau jour ! quelle fête !

Car mieux qu'autrefois

On verra dans cette chambrette

Le bonheur à trois.

ALBERT.

Non, il n'est rien que l'on n'oublie

Entre sa femme et son ami.

Pourtant souviens-toi, je t'en prie,

Que notre dîner est servi.

Pendant qu'ils se mettent à table.

ERNESTINE, au public, montrant Albert et Théodore.

Par là d'une tempête affreuse

Je viens de calmer la fureur.

Montrant le parterre.

Ici serai-je moins heureuse
Entre le public et l'auteur ?
Elle va se placer à table. Théodore sert avidement.

REPRISE ENSEMBLE.

* Théodore, Ernestine, Albert.

** Théodore, Albert, Ernestine.

*** Albert, Ernestine, Théodore.

FIN.

48176

Paris. — Imprimerie DONDÉY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

31135